

Jean-Michel Arzur

## Que reste-t-il des parents \* ?

Je me propose de rendre compte du produit d'un cartel qui a permis la constitution d'un séminaire à Rennes avec comme axe de travail : l'inconscient, la transmission et *lalangue*. Ce séminaire de deux années (2008-2010) s'est étayé de quelques-unes de mes interventions ainsi que des travaux de David Bernard, Marie-Thérèse Gournel, Roger Mérian, Laurence Ruas-Textier et Jacques Tréhot.

Lorsque nous posons la question de ce qui se transmet à l'enfant, nous avons d'abord l'idée que c'est de quelque chose dans les dits des parents qu'il s'agit. Mais pourquoi le sujet ne cesse-t-il de répéter les coordonnées de son histoire infantile ? Est-ce pour égrener à l'infini les signifiants maîtres qui tissent sa relation à ces figures de l'Autre que sont ses parents ? Pouvons-nous supposer que quelque chose d'autre qu'un tissu de signifiants peut venir se déposer dans ce « ressassage par les analysants de leur relation à leurs parents », puisqu'ils « ne parlent que de ça <sup>1</sup> » comme le constatait Lacan vers la fin de son enseignement.

Avec *R.S.I.*, où l'inconscient devient le trou irréductible du refoulement originaire <sup>2</sup>, nous saisissons mieux en quoi un dit, en tant qu'il est pris dans une chaîne signifiante, rate ce qu'est le sujet « comme être qu'il a rejeté », ainsi que le formulait Marc Strauss lors d'une conférence <sup>3</sup> prononcée à Rennes en 2008. Le sujet attend quelque chose de l'Autre, des parents qu'il interroge longtemps puis de l'analyste dans le transfert. Mais il n'y a, dans l'inconscient,

\* Soirée des cartels, Paris, 30 juin 2010.

1. J. Lacan, *Ornicar?*, n° 17-18, leçon du 17 mai 1977, p. 12.

2. J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit (1974-1975), publication interne de l'Association lacanienne internationale, leçon du 17 décembre 1974, p. 37.

3. M. Strauss, « Ce qui nous fait parler », *PLI*, n° 3, revue de psychanalyse, Collège clinique et Forums du champ lacanien, Pôle Ouest, p. 27.

aucune formule de prédication qui viendrait dire « tu es ceci », rien venant de l'Autre qui pourrait nommer son être là où les identifications, labiles, ne font que le représenter.

Si le sujet interroge ce qu'on lui a transmis ou non, c'est sans doute pour se faire ou se trouver un nom, puisque seule la nomination peut répondre de ce que l'être est imprédicable. Sans doute est-ce là ce que le sujet traque dans les traces, les marques laissées à sa disposition et dont il doit s'accommoder. C'est ce que nous avons tenté de cerner de plus près dans notre séminaire.

Je souhaiterais rapprocher deux citations de Lacan qui me semblent bien cerner un virage dans ce que nous pouvons conceptualiser de ce qui se transmet d'une génération à l'autre :

- 1969, dans « Note sur l'enfant » : « Le symptôme de l'enfant se trouve en place de répondre à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale <sup>4</sup> » ;

- 1972, dans « L'étourdit » : « Comment l'homme se reproduit-il ? [...] à reproduire la question, c'est la réponse <sup>5</sup>. »

Dans ces deux passages, le dénominateur commun est la réponse qui vient situer la place du sujet. En 1969, la réponse, c'est l'enfant lui-même ou son symptôme en tant qu'il vient donner consistance à l'objet *a* dans la subjectivité maternelle. En 1972, Lacan, plus radical, met l'accent sur la transmission d'une question. La réponse est la question elle-même en tant qu'elle est restée sans réponse et c'est l'enfant qui en a la charge, qui l'incarne. Nous pouvons repérer, au fil des textes de cette époque, le mouvement qui radicalise le rapport du rejeton des parents au langage. C'est d'ailleurs dans « L'étourdit » que le sujet est défini comme « réponse du réel <sup>6</sup> ».

La coupure entre les dits et la fonction du dire est préparée dans l'enseignement de Lacan par le changement de perspective quant au réel ; c'est précisément ce qui a traversé l'ensemble des travaux de notre séminaire.

Coupure entre les énoncés et ce qui reste tu, soit le secret de l'énonciation, qui se révèle au gré des formations de l'inconscient ou « trébuchements de la parole ».

4. J. Lacan, « Note sur l'enfant » (1969), dans *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 373.

5. J. Lacan, « L'étourdit » (1972), dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 456.

6. *Ibid*, p. 459.

Coupure entre le sujet et l'objet, avec plus particulièrement la voix, qui est intimement liée au dire. Ainsi, en isolant « l'altérité de ce qui se dit <sup>7</sup> », à partir du séminaire *L'Angoisse*, David Bernard a mis l'accent sur la place du réel qui se dessine ici sur le versant de cet objet particulier : la voix du commandement, index du vouloir de l'Autre et inséparable de la question du surmoi.

Force est de constater que cet objet donne consistance bien des fois à ce qui vient de l'Autre parental ; « le dit premier, écrit Lacan, décrète, légifère, aphorise, est oracle, il confère à l'autre réel son obscure autorité <sup>8</sup> ». Mais l'objet voix est également ce qui permet au sujet de se lier à l'Autre par le biais du fantasme : le sujet y loge son attente d'être. Il y a un appel dans l'Autre à un « tu es » qui viendrait donner le secret de l'identité du sujet <sup>9</sup>. Cependant le sujet n'y trouve qu'absence de garantie et plus creusé, plus assuré encore son manque à être, comme l'a illustré David Bernard au travers de *La Promesse de l'aube* d'un Romain Gary sous le joug des prédictions maternelles.

Si Lacan avance le 5 juin 1963 que « la voix est l'altérité de ce qui se dit <sup>10</sup> », cela ne me semble pas pour autant se confondre totalement avec le dire <sup>11</sup>. Ne s'agirait-il pas plutôt de la voix en tant qu'elle porte un dire ? De ce point de vue, certains sujets psychotiques nous enseignent sur le fait que le ton, la voix, le rythme ou le débit verbal peuvent être complètement séparés des dits, des mots entendus ; élément clinique qui me permet d'anticiper sur l'importance qui sera attribuée par la suite aux façons de dire. Si ces phénomènes de la psychose sont l'indice d'un retour de la jouissance parfois complètement désarrimés du traumatisme singulier, ils me semblent plus témoigner d'une altérité du dire.

Cette coupure entre le sujet et le langage va se radicaliser à partir de 1972 dans le séminaire *Encore* et dans « L'étourdit », où se dégage la place du dire qui « reste oublié derrière ce qui se dit dans

7. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse*, Paris, Seuil, 2004, p. 318.

8. J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir », dans *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 808.

9. Lacan indique dans sa leçon du 5 juin 1963 comment le sujet reçoit un « tu es » en guise de réponse à un « qui suis-je ? » informulable, inconscient. Cette réponse qui vient en premier semble anticiper sur cette réponse qui fait la question de « L'étourdit ».

10. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre X, L'Angoisse, op. cit.*, p. 318.

11. La voix à incorporer y est conçue comme « distincte des sonorités » (5 juin 1963).

ce qui s'entend <sup>12</sup> ». Le dire comme fonction, que Lacan identifie au réel <sup>13</sup>, est extime à l'ensemble des dits qu'il vectorise. Il est « ex-sistence au dit » et donc au sujet, qui est, lui, « effet de dit <sup>14</sup> ». S'opposant au pluriel des dits qui font chaîne, le dire est l'index d'une singularité. « Qu'on dise... », nous nous situons là du côté du sujet ; cette assertion indique une « émission d'existence <sup>15</sup> ». Si le dire ne peut se déduire directement des énoncés d'un sujet, il n'en est pas moins un « fait <sup>16</sup> ». Un pas est franchi qui fait du dire quelque chose qui donne corps quand Lacan évoque, dans son séminaire de 1977, le langage dans les termes d'une « série de langues incarnées <sup>17</sup> ». Reprenant sa thèse de l'inconscient structuré comme *un* langage, Lacan insiste dans ces années-là sur l'article indéfini : il s'agit non pas du langage mais d'un langage. Cela donne un tour nouveau à la question puisqu'il s'agit d'une « langue particulière <sup>18</sup> » qui est précisément celle qui aura été parlée à l'enfant.

C'est là, passez-moi l'expression, que les parents reprennent du service. Et tout d'abord dès « L'étourdit », où nous trouvons sous la plume de Lacan se référant au travail de Maud Mannoni l'expression « dire parental <sup>19</sup> ». Le dire n'est pas ici sur le même plan que cette déclaration d'existence interne au « qu'on dise... » mais est situé plutôt à partir de ce qui vient de l'Autre. Comment comprendre qu'au moment même où cette fonction du dire se sépare de la chaîne signifiante, cette formule de Lacan la raccorde à l'Autre parental ?

À partir du séminaire *Encore*, l'accent est mis du côté du langage en tant qu'il est transmis, parlé par la mère. Lacan y énonce qu'il revient à la mère de faire parler le petit d'homme. Mais c'est une « langue privée <sup>20</sup> » qu'entend l'enfant dans l'intimité des soins du corps. Cette langue maternelle, la première entendue, rythme, anime ce bout de corps qui s'y installe pour y habiter.

12. J. Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 449.

13. *Ibid.*, p. 476.

14. *Ibid.*, p. 472.

15. J. Lacan, Conférence à Milan « Du discours psychanalytique », 12 mai 1972.

16. *Ibid.*

17. J. Lacan, *Ornicar?*, *op. cit.*, p. 20.

18. J. Lacan, « Conférence à Louvain. Entretien à la télévision belge », 14 octobre 1972.

19. J. Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 464.

20. C. Soler, « La mère dans l'inconscient », dans *Ce que Lacan disait des femmes*, Paris, Éditions du Champ lacanien, 2003, p. 117.

Dans la « Conférence à Genève sur le symptôme », Lacan parle d'imprégnation du langage qui laisse ses dépôts, ses « détritiques », ce qui n'est pas sans rappeler cette « fonction de résidu », cet « irréductible » impliqué dans la transmission dont il était question quelques années plus tôt dans la « Note sur l'enfant <sup>21</sup> ». Lacan insiste dans cette conférence sur la façon dont la langue a été parlée et aussi entendue pour tel ou tel dans sa particularité. Ainsi, un patient a pu trouver récemment comment nommer ce qu'il percevait depuis l'enfance de la façon qu'a toujours eue sa mère de s'adresser à lui : « la langue de l'inquiétude ». « La façon » : curieux de trouver sous la plume de Lacan en 1975 et à plusieurs reprises un terme qui, au prime abord, est des plus imprécis. Après la rigoureuse démonstration du sujet de l'inconscient du côté de la structure du langage, que dire de ce sujet qui dépend à ce point de la façon dont il est parlé au lieu de l'Autre ?

Une opposition se dessine donc entre le discours de l'Autre d'une part et « un mode de parler » de l'autre. Lorsque Lacan dit que « les parents modèlent le sujet dans cette fonction [...] du symbolisme <sup>22</sup> », il faut y entendre toutes les façons d'être désiré, de dire, de parler la langue comme constitutives des premières traces effacées. Dans son dernier livre, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Colette Soler développe longuement les dernières considérations de Lacan concernant la rencontre avec ce « mode de parler » ou *lalangue* de l'Autre. Il s'agit non pas de la rencontre avec les signifiants de l'Autre mais de la rencontre, avant le capitonnage du langage, avec les *uns* sonores du registre de l'entendu, *uns* hors chaîne, hors sens, qui constituent la « motérialité » du langage et qui appartiennent au registre du réel.

La façon de dire « ajoute » un style, un phrasé, un rythme, une respiration et introduit de ce fait une autre dimension par le biais de l'entendu, celle du corps <sup>23</sup>. *Lalangue* qui vient au sujet, cette « chanson de l'entendu <sup>24</sup> » porte les traces des jouissances de l'Autre <sup>25</sup>, de

21. J. Lacan, « Note sur l'enfant », *op. cit.*, p. 373.

22. J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *Le Bloc-notes de la psychanalyse*, 4 octobre 1975.

23. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, Paris, PUF, 2009, p. 36.

24. *Ibid.*, p. 35.

25. D'un côté, explique Colette Soler, *lalangue* opère sur le réel dont le corps se jouit, mais, de l'autre, elle recueille aussi les signes laissés par les expériences de jouissance. *Lalangue* devient donc elle-même objet de jouissance pour le sujet.

la « façon dont il a été désiré » – non anonyme donc. Le désir ainsi que la destinée tout entière d'un sujet s'en trouveront marqués, dit Lacan dans sa « Conférence à Louvain <sup>26</sup> ».

L'introduction du terme *lalangue* et sa précision progressive vont amener une nouvelle ligne de partage, me semble-t-il, entre le dire et les effets du langage. Le « dire parental » dans « L'étourdit », le « dire de deux conjoints » ou de « deux parlêtres » dans une intervention intitulée « Le phénomène lacanien <sup>27</sup> » vont laisser place au seul terme de *lalangue* dans la « Conférence de Genève ».

Mon idée est que le dire est progressivement réservé, au fil des textes de cette période, contemporaine de *R.S.I.*, au dire de nomination et ne recouvre pas la même chose que ce que Lacan définit des effets de *lalangue* à la même époque. Dans la suite de son enseignement, il semble que *lalangue*, la langue maternelle ne soit plus du registre exclusif de la mère, comme l'indique le pluriel des parents. Ainsi, dans « Le phénomène lacanien », en 1974, à propos du *Glanz*, du brillant sur le nez, Lacan fait référence au petit enfant « pris [...] dans la langue de ses parents » ; en 1975, dans « La conférence de Genève », il est question de « la marque du mode sous lequel les parents l'ont accepté », et en 1977 Lacan parle à son séminaire d'un « bouillon de langage » que l'enfant reçoit de ses « proches parents <sup>28</sup> ». Cette relative indétermination des parents dans le rapport à *lalangue* évite sans doute l'écueil d'un partage manichéen entre le marquage de *lalangue* côté mère et la métaphore ou le nouage côté père.

Il faut donc un tour de plus à la question et l'accent mis par Lacan sur le *deux* des personnes qui parlent à l'enfant : qu'elles soient nommées « parents », « conjoints » ou « parlêtres » ne relève sans doute pas du hasard. L'inconscient, dit Lacan, « ne s'enracine pas seulement parce que cet être a appris à parler quand il était enfant, si sa mère a bien voulu en prendre la peine mais parce qu'il est surgi déjà de deux parlêtres <sup>29</sup> ». Lacan a mis en valeur comment l'inconscient de chacun des deux parents est ce qui viendra cribler le parlêtre ; le symptôme du sujet sera l'inscription au niveau du réel de cette

26. J. Lacan, « Conférence à Louvain. Entretien à la télévision belge », *op. cit.*

27. J. Lacan, « Le phénomène lacanien » (30 novembre 1974), *Les Cahiers cliniques de Nice*, n° 1, juin 1998.

28. J. Lacan, *Ornicar?*, *op. cit.*, p. 13.

29. J. Lacan, « Le phénomène lacanien », *op. cit.*

« projection d'inconscient <sup>30</sup> ». À entendre comme ces dépôts de jouissance qui sont les « détritiques » laissés par « l'eau du langage » et avec lesquels le sujet « va jouer, avec lesquels il faudra bien qu'il se débrouille <sup>31</sup> », c'est-à-dire qu'il les aura à son usage.

« La parenté [...] c'est de *lalangue* qu'il s'agit <sup>32</sup> », dit Lacan le 19 avril 1977. Nous pouvons donc dire que *lalangue* remplace effectivement les parents, comme je le questionnais dans mon argument, mais à la condition d'envisager les parents comme deux *parlêtres*, voire deux *lalangues*. À propos des deux conjoints, Lacan dit dans « Le phénomène lacanien » que ce sont « deux sujets qui se moquent de cette division profonde qu'il y a entre le corps et la nature du langage <sup>33</sup> ». Dans « L'étourdit », il écrit que « la réponse ne fait question » que pour l'homme, à entendre comme le *parlêtre*, c'est-à-dire « là où il n'y a pas de rapport à supporter la reproduction de la vie <sup>34</sup> ». C'est en ce point du non-rapport sexuel ignoré par les conjoints eux-mêmes que le sujet convoque le désir des parents pour tenter de rendre compte de son être de réponse. N'est-ce pas cette question de l'amour ou du désamour, de l'union ou de la désunion des parents qui est inlassablement convoquée par le sujet pour rendre compte du point d'où il s'origine ? Ce point, s'il est celui du non rapport entre les sexes, est néanmoins, comme le précise Colette Soler à propos de l'amour, celui de la rencontre entre deux *lalangues* jouies qui assure la copulation verbale de deux *parlêtres* <sup>35</sup>.

La question de ce qu'il reste des parents, de la marque de leur désir ne serait-elle finalement qu'une interprétation ? Interprétation de ce point serré par les dits du sujet, où viennent à se rejoindre le langage et le désir ?

30. *Ibid.*

31. J. Lacan, « Conférence à Genève sur le symptôme », *op. cit.*

32. J. Lacan, *Ornicar?*, *op. cit.*, p. 13.

33. J. Lacan, « Le phénomène lacanien », *op. cit.*

34. J. Lacan, « L'étourdit », *op. cit.*, p. 456.

35. C. Soler, *Lacan, l'inconscient réinventé*, *op. cit.*, p. 182.